



Lucile Parry-Canet

LE PRÉCIEUX LIQUIDE

Réal-Gabriel Bujold
Écrivain

Bien que pure fiction, cette nouvelle s'inspire de faits réels. Elle anime un pan de l'histoire de la péninsule grâce à ses divers personnages et à leur langage coloré. Il y a fort à parier que des histoires semblables ont eu lieu dans un quelconque village gaspésien...

La complicité qui existait entre les habitants de Val d'Espoir et ceux du rang II de Cap d'Espoir était incontestable. Pour la plupart, les gens qui habitaient Val d'Espoir étaient originaires de Cap d'Espoir où on y avait, très souvent, laissé des parents et des amis, des proches, des ennemis même. En ces temps de misère du début des années 30, il n'y avait rien, sinon le secours direct, les « pitons », le rationnement, une pénurie sans précédent des biens essentiels. C'est également à cette époque que l'on rencontre, le long des côtes gaspésiennes, des goélettes pleines à ras-le-bord de « *Saint-Pierre &*

Miquelon », boisson forte en alcool des régions de la lointaine et vieille France. C'est à partir de ce commerce pour le moins lucratif que se déroule cette aventure.

Amédée Lafontaine faisait ses foins. Au début d'août, le soleil est persistant et les foins sont mûrs. La journée était particulièrement chaude et agréable. Du rang II où il demeurait, il pouvait entrevoir l'île Bonaventure au large de Percé, humer l'air salin des hautes côtes, entendre les cris discordants des goélands et des fous de Bassan. Très souvent, ces derniers venaient piailler autour de la ferme des Lafontaine à la recherche d'une arête de hareng ou d'un croûton de pain.

Les foins sentaient bon. Les « vailloches » étaient alignées, toutes de la même grosseur, et la famille Lafontaine au grand complet s'affairait à la fenaison. La charrette circulait à travers les tas de foin et le père Amédée y piquait une fourche pour le lancer dans la charrette, lequel était immédiatement foulé par des enfants crieurs. Les Lafontaine n'avaient qu'une fille, mais les neveux et nièces des alentours se prêtaient bien volontiers à ce genre de travail.



Marie-Pier Buteau

Bientôt, la charrette branlante remplie à pleine capacité prit le chemin de la tasserie. La chaleur avait une odeur de miel. À ce moment précis, au cœur de l'avant-midi, Pierre Legouffe partait du village de l'Anse-à-Beaufils où il avait effectué quelques achats au magasin Tommy Bourget. Il y avait près de quatre milles pour se rendre à Val d'Espoir et par ces chaleurs d'été, il devenait difficile de franchir cette distance.

Pierre Legouffe gravissait lentement la longue côte à pente heureusement faible. Il passa tout près de la ferme des Lafontaine. Le soleil cuisait la couenne endurcie des cultivateurs et Pierre décida d'entrer dans un sous-bois non loin de la grange pour y prendre un peu d'ombre. Il enleva le mouchoir noué aux quatre coins qu'il avait glissé sur sa tête pour la

protéger des rayons du soleil et goûta quelques instants à la douce brise qui réussissait à peine à effleurer son visage.

Il allait reprendre son chemin lorsqu'il remarqua d'étranges formes dans un petit bosquet. Il s'approcha lentement et entrevit, bien camouflées sous un gros tas de

branches de sapins, sept ou huit caisses en bois fermées et « cloutées » sur lesquelles il était facile de lire : « *Miquelon, France* ».

Loin des regards, il ne put résister à la tentation d'ouvrir l'une des caisses pour y découvrir, oh! surprise... enivrante, quatre gallons de ce merveilleux liquide de feu mieux connu sous le nom de... 94 %. Sur le marché de la contrebande, le prix du gallon variait de 3 \$ à 3,50 \$. Le coût, à prime abord, paraissait extravagant pour l'époque, mais pour cette quantité d'alcool pur ou presque, on pouvait réduire pendant des jours durant jusqu'à la limite de l'incontinence, voire du délire! Cette découverte parut divine à Pierre Legouffe qui prit bien soin de n'en parler à personne. Il cacha encore plus le précieux liquide et se promit de revenir la nuit venue.

Il sortit en catimini de son repaire pour ne pas être vu, juste à temps cependant pour éviter la joyeuse bande qui ressortait de la grange pour retourner aux champs. Les Lafontaine ne se doutaient de rien. S'ils avaient su qu'un trésor se trouvait là. À la limite de leur lot!

Ben Leblanc était de New-Richmond. Il s'adonnait bien volontiers, à temps presque plein, à la distribution des caisses de boisson. Il les achetait directement des goélettes et les revendait un peu partout en Gaspésie.

Mais voilà, il y avait eu un contretemps. Alors qu'il finissait de charger ses caisses quelque part dans une petite crique le long de la côte, les policiers fédéraux avaient guetté et Ben avait dû piquer par les terres, poursuivi par les chevaux rapides de ces messieurs de la sécurité nationale. Heureusement, expérimenté par la dure vie de ce commerce, et habitué aux routes cahoteuses, le trotteur de Ben en avait vu d'autres. Il fila à vive allure sur la route de la Montée qui menait au rang II, bifurqua vers la droite et prit finalement, après une petite coulée, la route à Lafontaine, comme on l'appelait, le tout dans un fracas délirant et un nuage de poussière qui aveugla les petites bêtes des forêts.

Voyant qu'il ne pourrait aller loin avec sa cargaison, et comme il avait pris un bon mille et demi d'avance sur les policiers et bien à l'abri des regards, il déchargea sa marchandise sur le lot des Lafontaine, et la camoufla bien grossièrement avec des branchages de bonne fortune. Tout ce qu'il souhaitait maintenant, c'était de ne pas avoir été vu. Il recommença le même scénario à un autre endroit, plus haut sur cette terre d'accueil! Puis il fila à toute allure jusqu'au rang A, tourna à gauche et redescendit vers la mer où il fut arrêté.

Les policiers eurent beau fouiller la charrette dans ses moindres recoins et interroger le lascar durant plusieurs longues minutes, ils ne trouvèrent rien et le laissèrent repartir. Ben se promit bien de revenir un peu plus tard lorsque tout serait tassé.

Le soleil était caché depuis belle lurette lorsque Pierre Legouffe, à pas feutrés de son cheval et sous de furtives ombres projetées par la lune, se glissa jusqu'à la cachette découverte plus tôt dans la journée. Il attacha son cheval à quelques pieds du lieu de ravitaillement et après une rapide recherche, dénicha le butin. Et quel butin! Il n'en revenait toujours pas. Huit caisses de quatre gallons de l'élixir sans nom, ce fameux nectar de vie éternelle, désiré par tant de buveurs en ces temps de restrictions, de misère et de famine, faisant certes le bonheur des uns, mais aussi le malheur de tant d'autres qui ne pouvaient se contrôler... ainsi que des femmes et des enfants.

Pierre Legouffe chargea bien vite les huit caisses dans sa charrette et prit le chemin du retour en direction de Val d'Espoir. Il ne se sentait nullement coupable, car il était évident que cette boisson avait été cachée par un contrebandier poursuivi par la loi, et c'est sans remords qu'il rentra chez lui vers les deux heures du matin après avoir caché son stock bien loin des curieux.

Pendant plusieurs jours, il y eut fête chez Pierre Legouffe, au grand désespoir de dame Paméla, son épouse. On dit même que monsieur le curé (le Ciel lui pardonne!) participa à la beuverie. Puis tout rentra dans l'ordre. Quelle réputation il avait ce *St-Pierre & Miquelon*. Chaud jusque dans l'âme, exquis par son bouquet et corsé par sa charge d'alcool; oui, la fête dura longtemps, la fête des vendanges, du foin fraîchement coupé, une fête dont on jaserait durant des décennies.

Les jours passèrent. Vers la fin du mois d'août, lorsque les goélettes se firent plus rares et que les hommes eurent cuvé leur fort, Ben Leblanc se dit qu'il était temps pour lui de retourner récupérer toutes ses caisses de boisson semées un peu partout. D'ailleurs, la police des côtes ne surveillait presque plus et toutes traces de danger semblaient écartées.

Il partit donc à la brunante, histoire de longer, comme si de rien n'était, la route à Lafontaine. Il se souvenait approximativement de l'endroit où il avait caché ses caisses, et il se disait qu'avec seulement quelques minutes de recherche, il finirait bien par dénicher le tout. Les premières caisses demeurèrent introuvables. Il fouilla vainement pendant plus d'une heure pour finalement se rendre à l'évidence : on lui avait volé le magot. Il ne se découragea cependant pas et parcourut encore une certaine distance à la recherche des autres caisses. Il finit par les retrouver, intactes et toujours bien conservées, à l'abri du soleil qu'elles étaient.

Il ne pouvait en rester là. Le cheval avait henni plusieurs fois, ce qui avait eu pour effet d'alerter le père Amédée qui faisait quelques rondes de fin de soirée dans l'étable avant l'hiver qui s'en venait. Il accourut bien vite au lieu suspect et tomba sur un Ben Leblanc abasourdi :

– On vous connaît pas dans le boutte, monsieur, qu'est-ce que vous faites icitte, il me semble, depuis un bon bout de temps?

- J'ai une roue de ma charrette de défectueuse, j'essaie de la réparer. Belle soirée, n'est-ce pas?
- Oui, belle soirée! Je peux vous aider?
- Non, non, j'ai fini...
- Qu'est-ce qu'elle avait au juste, votre roue de charrette?
- Pas grand-chose en fin de compte, Merci ben quand même de votre encouragement!
- Y'a pas de quoi! Qu'est-ce que vous déménagez dans votre charrette à cette heure-citte? Ça m'a l'air pas mal important. On peut-ti regarder?
- Des caisses de clous que je livre à Barachois pis à Bridgeville, rien que des clous!
- Des clous de la vieille France, c'est écrit dessus! J'en ai justement besoin, quelle grandeur vous avez?
- Bof! Des grands clous pour les tracks de chemins de fer, vous savez, pas ben ben utiles pour les cultivateurs de par icitte!
- Ça serait pas plutôt de la boisson de contrebande que vous cachez dans le coin? Vous savez, je suis au courant pis je suis habitué, je vous déclarerai pas, craignez pas, mais faut me dire la vérité, ça serait certainement mieux, vous croyez pas?

Ben Leblanc ne se sentit pas pris au piège. Au contraire, il avait l'impression de découvrir un complice précieux, un allié et un frère dans l'illégalité. Il se sentit même plus fort.

- C'est vrai, c'est de la contrebande, du bon St-Pierre à 94 %. Je me suis fait poursuivre par les polices, j'ai caché ça sur votre terrain il y a quelques semaines. Ça vous fait pas trop de quoi toujours?
- Ben sûr que non, asteure que vous me dites la vérité!

Amédée Lafontaine semblait sincère. Ben risqua :

- Vous auriez-ti pas trouvé huit caisse dans le boutte? Me semble que vous êtes pas mal au courant! Y m'en manque un bon tas, vous savez, je vous en voudrai pas...

Amédée jura gros comme le bras n'avoir rien trouvé, rien volé (et voilà qu'il se sentait même un brin coupable). Ben ne le crut naturellement pas. Comme pour rendre un peu son complice le père Lafontaine, il lui fit cadeau de deux caisses et partit avec les dix autres, soit exactement la moitié de son avoir du début, convaincu sans nul doute quand même de la culpabilité du père Amédée, mais assuré de son mutisme.

- Ah ben, c'est pire! V'là-ti pas que je tombe sur un pauvre contrebandier en plein milieu de la nuitte quasiment, pis v'là en plus qu'il me fait cadeau de ce tas de boisson. Ben, va falloir que je la cache à mon tour, me v'là mal organisé!

Pensez donc! Deux caisses de quatre gallons d'évasion, de folles escapades, huit bons moyens de



Charlotte Vaidye-Bourgault

vivre joyeusement avec la crise, huit péchés véniels à venir, huit petits vices... et une foule d'entourloupettes de toutes sortes avec voisins et amis. Cette année-là, Aurélie son épouse, s'arracha les cheveux. Elle d'ordinaire si douce et patiente, voilà qu'elle devait utiliser le tisonnier pour ramener son vieux à la raison. Et encore fallait-il qu'il retrouve son chemin pour rentrer à la maison! Où diable avait-il bien pu dénicher pareille orgie de boisson? Aurélie soupçonnait les voisins, les Athot ou les Proulx, ou les Dégarie du bas de la côte, peut-être les Cloutier du bout du rang...

Et septembre durant, Amédée connut les délires les plus fantastiques, allant d'une hallucination à une autre, plongeant quelquefois dans le délirium tremens et galopant souvent à dos d'arc-en-ciel... À la fin d'octobre, Amédée, partageant souvent le précieux liquide avec des amis, avait épuisé sa réserve et il regrettait amèrement déjà la fin de l'été qui l'avait transporté dans des ailleurs interdits.

Il reprit ses occupations quotidiennes non sans jeter à l'occasion un coup d'œil assoiffé au bout du lot où, quelques mois plus tôt, il avait fait une rencontre unique et bénie des dieux et même des feux-follets. Mais Ben Leblanc ne réapparut plus jamais dans le rang Il de Cap d'Espoir, ni ailleurs non plus. Il avait quitté la région et avait été remplacé par des plus aguerris. Le trafic florissant persista dans la région. Le *Saint-Pierre & Miquelon* continua de couler à flots pour la population de la Pointe de la Gaspésie, mais jamais autant que cet été des récoltes où Amédée Lafontaine et Pierre Legouffe avaient joué de chance en se ravitaillant, sans même se consulter, au grand robinet de l'illégalité de l'époque. Aurélie n'a jamais pu percer le sombre mystère de cette eau-de-vie du diable, pas plus d'ailleurs que Paméla. Et Dieu sait si elles ont enquêté.

Mais la nature humaine a de ces caprices qui effacent bien un peu les frasques du passé. Pierre et Amédée furent lavés de tous leurs péchés par la faune mâle de ce coin de pays, pardonnés comme l'aurait fait aussi en confessions le curé de la paroisse, lui-même fichtrement mal placé pour ne pas donner son absolution.

À complice, complice et demi, et encore plus...

Les personnages de cette histoire sont entièrement fictifs.

Les œuvres ont été réalisées grâce à la collaboration du programme Arts, lettres et communication du Cégep de la Gaspésie et des Îles, et sont la création d'étudiantes sous la coordination d'Annie Arsenault.